

Un cauchemar éveillé

Le sourire de ma mère. Marco Bellocchio

Gilles Marsolais

Le cinéma par lui-même

Numéro 112-113, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24560ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2002). Compte rendu de [Un cauchemar éveillé / *Le sourire de ma mère.* Marco Bellocchio]. *24 images*, (112-113), 41–41.

Un cauchemar éveillé

PAR GILLES MARSOLAIS

LE SOURIRE DE MA MÈRE ■ Marco Bellocchio

Un jour, un prêtre sonne à votre porte et vous annonce de but en blanc, de sa voix de fausset, que l'Église catholique a l'intention de sanctifier votre défunte mère! Imaginez la tête que fait à cette annonce le pauvre Ernesto (Sergio Castellitto), agnostique et illustrateur de contes pour enfants, dont la vie familiale est déglinguée au point de lui être impossible! Interloqué, loin de vouloir se faire expliquer les étapes de la béatification et de la canonisation, il se contente de dire: «Mais, elle était bête!» À quelques images près, c'est ainsi que débute ce film déconcertant de Marco Bellocchio qui est un croisement des univers de Buñuel et de Lynch... En réalité, il s'ouvre sur le tourment du jeune fils d'Ernesto qui, seul dans son monde intérieur, s'en prend à «Dieu, qui est partout» et qui, de ce fait, le prive de sa propre liberté. Conscient d'arriver à l'heure des choix, le père avoue à son fils ne pas croire en Dieu. Tous les éléments sont dès lors mis en place pour un dérapage carabiné, nourri par l'imagination fertile d'un Ernesto dépressif qui se sent menacé de toutes parts par l'intrusion de l'Église dans sa vie la plus intime et jusque dans la chair de sa chair! Cette entrée en matière fournit la clef de lecture d'un film jouissif qu'il faut apprivoiser, alors qu'il aborde une question plus importante qu'il n'y paraît: l'exercice de la liberté, qui commande qu'on y porte attention dès l'enfance.

Essayons déjà de voir clair dans ce récit constitué de fragments disjoints et structuré de façon telle que le spectateur perd pied rapidement, ne distinguant plus le fantasme de la réalité. Incapable de réfléchir, d'élaborer sur la bêtise présumée de sa mère qui affleurerait dans son sourire, se sentant menacé dans son intégrité et harcelé par les siens, d'autant plus qu'il finit par comprendre que le processus de la sanctification a déjà été amorcé sans son consentement, Ernesto s'enfonce donc aussitôt dans une sorte de délire, relayé et alimenté par des éléments de la réalité au sein de laquelle il évolue comme un somnambule. Pour le spectateur,

le seul repère sûr est l'occurrence du moment où Ernesto, séparé de sa femme qu'il revoit périodiquement, s'occupe de rendre visite à son fils et de le reconduire à l'école: une «photo de groupe», soutenue par une musique pontificale, surgit alors brièvement de l'arrière-plan en grossissant progressivement à chacune de ses apparitions, aussitôt relayée par les fantasmes et la rêverie éveillée d'Ernesto. On ne comprend clairement qu'à la fin la signification de cette photo de plus en plus animée qui remet le récit en perspective.

La représentation qu'Ernesto se fait de l'Évêché, ainsi que les arguments, les tactiques et les alliances stratégiques à faire valoir au tribunal ecclésiastique se bousculent dans sa tête au point qu'il en arrive à assimiler l'Église catholique à un lieu de tension entre des factions et des clans rivaux: les prêtres séculiers, le clergé libéral, la mafia monarchiste... Il se voit d'ailleurs convoqué en duel puis humilié par l'un de ces monarchistes, simplement à cause d'un sourire déplacé que lui prête un certain comte Bulla dont l'influence semble déterminante. Une musique incongrue, anachronique, et quelques discrets effets de ralenti indiquent que le récit vient soudain d'accéder à une autre dimension. Incidemment, tout au long du film, la musique joue un rôle déterminant de repère.

À peine sorti des griffes de son ex-femme et de ses tantes qui vantent les avantages matériels à retirer de cette sanctification, et partant, de sa propre conversion à laquelle il devrait officiellement consentir (celle de son fils étant pratiquement chose faite: elles y ont vu!), Ernesto tombe dans les rets d'une



Entre fantasme et réalité.

institutrice qui se révélera faire partie du «plan» pour le séduire et venir à bout de sa résistance orgueilleuse. Le titre français, évocation du sourire de quelque «madone» dont Ernesto aurait hérité, renvoie aux allusions récurrentes du pouvoir redoutable des femmes, qui serait analogue à celui du clergé!

Tous ces éléments et d'autres, comme l'assassinat possible de la sainte femme par l'un des frères névrosé d'Ernesto, qui fuient et se bousculent de façon irrationnelle, se frayent un chemin en zigzaguant entre fantasme et réalité en un long dérapage superbement contrôlé par Marco Bellocchio qui, avec ce film d'atmosphère machiavélique qui laisse le spectateur médusé, se tire enfin d'une impasse créatrice. ■

LE SOURIRE DE MA MÈRE

Italie 2002. Ré. et scé.: Marco Bellocchio. Ph.: Pasquale Mari. Mont.: Francesca Calvelli. Son: Maurizio Argentieri. Mus.: Riccardo Giagni. Int.: Sergio Castellitto, Jacqueline Lustig, Chiara Conti, Gigio Alberti, Maurizio Donadoni. 102 minutes. Couleur.